

L'Empire

de Bruno Dumont (France - 21/02/2024)
avec Anamaria Vartolomei, Lyna Khoudri, Camille Cottin, ...
V.F. - 1h50

Jeudi 29/02/2024 21h00
Dimanche 03/03/2024 19h00
Lundi 04/03/2024 14h00
Mardi 05/03/2024 20h00

Court métrage

Pixels de Patrick Jean (Animation – 2'35)
Cristal du meilleur court-métrage – Festival Annecy 2011
L'invasion de New York par des créatures huit bits !

**Extraits du dossier de presse du film
Entretien avec Bruno Dumont - Réalisateur**

Qu'est-ce qui vous plaît dans la typologie et l'univers des films intergalactiques tels que « La Guerre des étoiles » ?

Au cinéma, les odyssees spatiales, avec plus ou moins de bonheur, sont un grand spectacle très cinématographique où se jouent métaphoriquement - pour ses accointances avec les lieux et les abîmes de notre vie intérieure - les grandes questions métaphysiques irrésolues de l'humanité : la quête de l'Absolu, l'origine et la fin du monde, la lutte du Bien et du Mal, l'Apocalypse, l'Exil, l'Invasion, les mystères de la Vie, de l'Amour... Le tout avec des héros mythologiques et légendaires sous les dehors et les ressorts inépuisables des lieux et des temps, ceux du passé, du présent et de l'avenir.

L'espace intergalactique au cinéma est ainsi un paysage représenté et naturellement fort méditatif, propice à la poussée de leurs vaisseaux à de grandes spéculations voire à de vrais « trips », à l'au-delà de tout...

L'infini n'y est même plus une abstraction, on le voit ; ainsi, beaucoup de questions et de mystères, inconcevables sur la terre, trouvent dans l'espace cinématographique sinon des réponses, au moins des représentations, c'est-à-dire déjà des équivalences. C'est donc un vrai lieu de connaissances et d'explorations pour que les mystères s'y pointent, ainsi que les échos les plus approchants de ceux de notre âme dont l'univers infini est le berceau. Cela peut être vraiment fabuleux.

Ce film est comme un croisement de tous vos films : entre « P'tit Quinquin » et « La Vie de Jésus ». Était-ce intentionnel ?

« L'Empire » est la présuite de mon premier film, « La Vie de Jésus », présuite de la vie de son héros, Freddy. Son péplum.

Si « La Vie de Jésus » est un film naturaliste sur la coexistence du Bien et du Mal, l'incarnation conjointe de ces deux Forces dans la réalité ordinaire de l'existence de Freddy n'est pas simple à appréhender, à comprendre, ni à admettre pour une conscience morale occidentale, pure et claire, formée à les tenir toujours fermement opposés... Pourtant, cela en disait si long sur la complexité réelle, fort claire-obscur, de la nature humaine et de son salut. L'association et surtout la contradiction du titre « La Vie de Jésus » avec l'histoire d'un antihéros raciste était son programme, son thème, sa machinerie.

« L'Empire » et son odyssee spatiale sont, forts de leur genre cinématographique et de sa puissance d'expression que j'évoquais, une tentative d'exploration nouvelle - de transposition grandiose et spectaculaire - pour affronter et démêler ces forces humaines si enchevêtrées, secrètes et obscures... Points d'orgue du cinéma naturaliste.

« L'Empire » raconte ainsi l'origine de cette coexistence de ces Forces. Son mystère. Mystère de Freddy, raconté non sans cette veine naturaliste du réel, mais principalement cette fois-ci dans le genre surnaturel, celui de l'épopée et sous sa lumière fort claire et si spectaculaire. Le film raconte alors le fondement sur lequel le héros, cet homme ordinaire, apparut : par la voie de son mythe, le récit légendaire et fabuleux de sa naissance et ici de son enfance.

Préquel de « La Vie de Jésus », « L'Empire » raconte, par la mythologie, l'origine de la présence des forces du Bien et du Mal sur Terre. Leurs conquêtes et leurs batailles. L'enfance de Freddy sur Terre : Freddy, le

Margat, Bête de la Fin des Temps, progéniture de Belzébuth, Prince des Ténèbres... conçu par deux humains possédés, Jony et Lou sa femme dans un petit village côtier du Nord de la France. La couture est faite ! Celle du surnaturel et du naturel !

Le film révèle alors les conséquences de la présence inouïe de ces forces dans les humains, dans leurs corps qu'elles possèdent et qui les inclinent fatalement au désir, à l'amour qui contrecarrent leurs desseins et leurs plans.

Ainsi versé à l'épopée, « L'Empire » et son péplum confinent vite aux commencements de l'histoire humaine sur la Terre ; une histoire immémoriale et toujours recommencée, autrement dit, à son mythe fondateur qui, universel, est planté et transfiguré ici dans l'époque contemporaine.

À se conjuguer à leur registre propre - surnaturel et naturel - mythe et histoire posent dans « L'Empire » les forces tumultueuses qui se jouent inexorablement dans la condition humaine, établissent ainsi les causes, les soubassements, dont « La Vie de Jésus », comme nos vies, seront le récit naturaliste : le tremblement perpétuel.

Vous avez joué le jeu du genre, littéralement, avec planètes antagonistes, forces adverses, rayons laser, cavaliers de l'Apocalypse...

Ce sont surtout des genres cinématographiques qui sont ici assemblés et, avec eux, leurs visions opposées qui, du coup, regimbent entre elles. Le tout prépare pour ainsi dire le maelström.

Un genre épique, tout en Majuscule : le mythe avec tout l'attirail des Héros et des Vaisseaux spatiaux, les Idéaux bien séparés et distincts, le Bien d'un côté et Mal de l'autre

Un genre naturaliste, tout en minuscule : le réel et l'histoire avec la vicissitude de la condition humaine et l'enchevêtrement inexorable des passions. Là où tout est mêlé, la vie humaine dans laquelle tous les hommes et les femmes se démènent.

L'ensemble à la bascule continue de la tragique et du comique parce qu'elle est l'effet majeur et le jeu naturel de cet assortiment, la planche savonnée, celle de la tragi-comédie de l'existence humaine.

Ces cavaliers incarnent traditionnellement les dangers qui guettent l'humanité : mort, famine, guerre, conquête. Aujourd'hui vous ajouteriez cupidité, égo, terrorisme ?

Le Mal est infini et ne se prive pas d'être moderne non plus. Le Bien pareil. Ces représentations du Mal sont celles d'entités imaginaires qui en forcent artificiellement le trait parce qu'elles n'existent pas sous cette forme dans la réalité où elles sont mêlées à notre nature, dans sa banalité, et que nous devons combattre et extirper. Le cinéma comme la littérature les représente de différentes manières, c'est-à-dire sous différents genres parce que telle est leur fonction de représentation pour les identifier dans ce tumulte qu'est l'homme. En les idéalisant - les forçant - et les faussant alors, ou en les montrant tels quels, dans leur réalité naturelle vraie et obscure...

Le Bien et le Mal n'existent pas en soi ; dans le réel et le commun, c'est juste l'humain qui se dresse ou s'abaisse, ici et là. La conduite morale n'est pas une balance : c'est une bascule. Elle est souvent si imperceptible que nous avons besoin de la représenter, pour nous prémunir et au risque sinon que le réel en fasse l'office.

Comment parvenez-vous à passer du burlesque au sacré ?

Comme avec un trombone à coulisse. En coulissant. Je monte ou je descends dans le tube, variant la hauteur, pour aller de l'un à l'autre. C'est-à-dire, que je ne fais que moduler l'intensité parce que burlesque ou sacré, comme bien ou mal, sont une seule et même substance, comme dans une coulisse et qui varie. C'est tout. Et cela en dit long sur la question. Nous sommes dans un continuum. Il n'y a pas de pistons. Le monde lui-même n'est qu'un trombone à coulisse. Tout s'y tient et varie. Tout s'y joue de cette façon.

Les planètes du Bien et du Mal sont représentées par une église et un château. C'est le combat entre l'immatériel et le matériel ?

Oui et c'est un vain combat. Sur la terre, l'immatériel fait son lit dans le matériel. Ne croyant pas aux idéaux, je ne crois pas au sacré proprement dit : le sacré, c'est du profane qui germe. La Sainte-Chapelle, des pierres assemblées. La consubstantialité du monde et des choses rend pour l'esprit cette dissociation machinale, celle d'un dilemme moral, impropre.